



PAR HERVÉ BODEAU
Écrivain

LA FABRIQUE DES ZÉROS

À la fin des années 1970, Patrice Leconte et la troupe du Splendid posent leur regard acéré sur l'univers de sports d'hiver et les travers de leurs contemporains avec *Les bronzés font du ski*. La satire est féroce, le film savoureux.

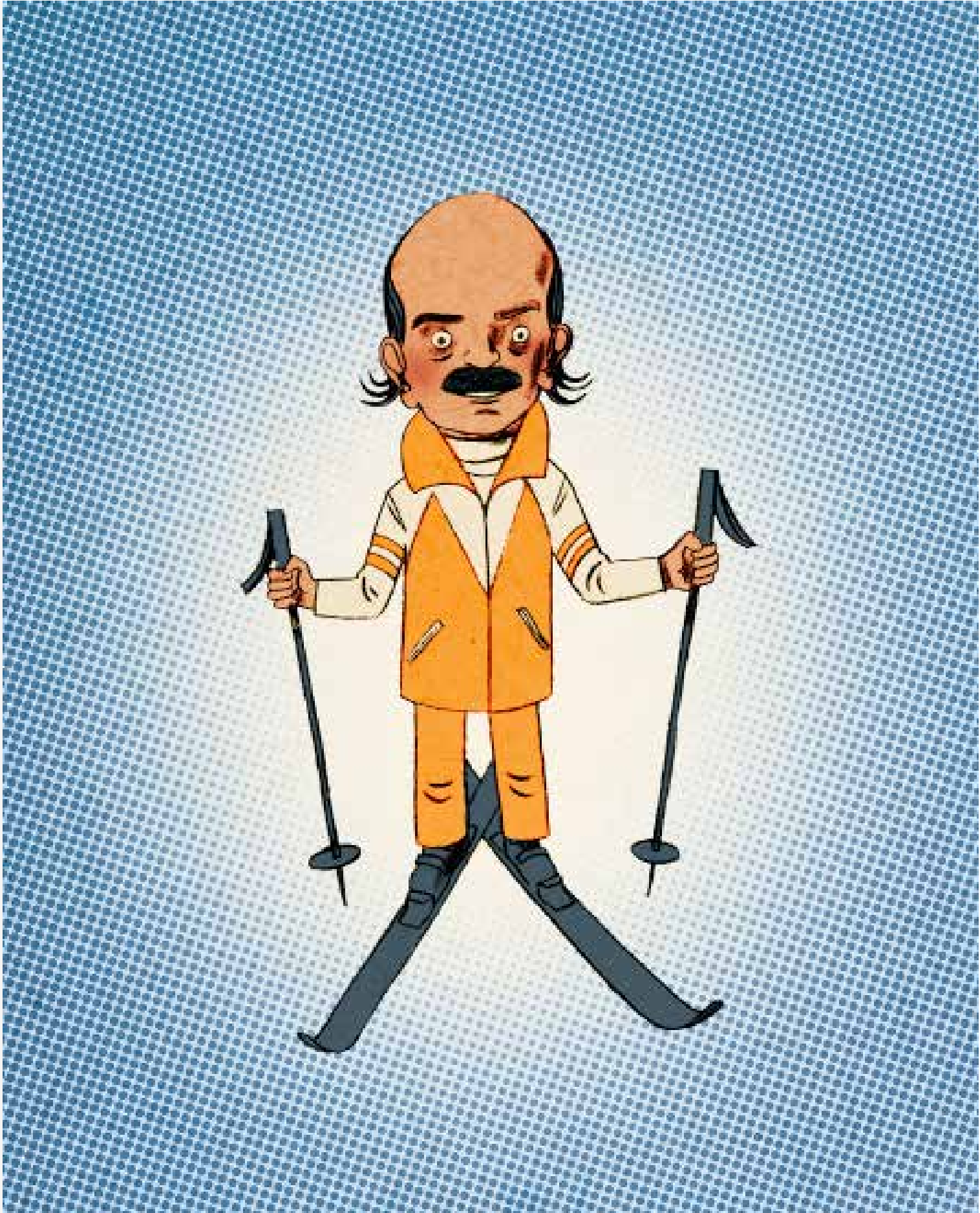
C'est en novembre 1979 que *Les bronzés font du ski* fait son apparition sur les écrans de cinéma. Le film est réalisé par Patrice Leconte et interprété pour les premiers rôles par la troupe du Splendid (Josiane Balasko, Marie-Anne Chazel, Michel Blanc, Christian Clavier, Gérard Jugnot, Thierry Lhermitte, Bruno Moynot) et Anémone. La musique est de Pierre Bachelet. Le film a été mis en chantier dans la foulée des *Bronzés*, sorti en 1978. L'idée du producteur Yves Rousset-Rouard est de transformer le succès du premier opus et de transporter les protagonistes en montagne. L'histoire dit que la troupe du Splendid n'était initialement pas convaincue du projet. D'ailleurs Michel Blanc ne participera pas à l'écriture du scénario avec le reste de la troupe et Patrice Leconte. Une première histoire, inspirée d'un fait réel, est imaginée par l'équipe, à base de crash d'avion et de cannibalisme entre les

survivants. Ce scénario est retoqué par le producteur, et c'est le thème des sports d'hiver qui est choisi. L'action se passera à Val-d'Isère, station emblématique de Savoie, ainsi que dans les montagnes environnantes. Plusieurs locaux seront associés au tournage. À sa sortie, le film ne rencontre pas à un énorme succès : 1,5 million d'entrées, alors que *Les Bronzés* avait attiré 2, 3 millions de spectateurs. Le succès, c'est le temps qui va le construire, au fil des rediffusions télé.

ADDITION SALÉE

Donc bienvenue à Val-d'Isère en cette fin des années 1970. La semaine au ski est un passage obligé des vacances de la classe moyenne supérieure. Pour Bernard (Gérard Jugnot) et Nathalie (Josiane Balasko), nouveaux riches en manteaux de fourrure, ce

séjour rime avec *timeshare*, un must de l'époque en termes d'hébergement. Rappel du principe : c'est l'achat d'un droit de jouissance à temps partagé d'un lieu. En résumé, vous êtes chez vous dans votre studio-cabine pour une semaine ou deux. Mais pas une minute de plus. Avant et après, votre place est dans les embouteillages. L'époque est au fuseau ou à la salopette multicolore qu'on porte dès le départ à Paris. À moins que l'on ne s'équipe de la tête aux pieds dans un magasin local. Dans ce cas, attention à l'addition, vous êtes attendus. Une réduction ? Ça n'arrange pas les commerçants. « À cause de l'argent. » Popeye (Thierry Lhermitte) vous expliquera. L'addition, elle va faire mal, comme les chaussures de ski toujours mal réglées, trop petites, trop grandes, trop serrées. Les skis sont des allumettes de deux mètres, prompts à transpercer les parebrises des voitures, stockées sur le ■■■



■■■ parking en bord de piste, et à éborgner votre belle-mère. Sur les pistes, les locaux godillent jambes serrées et les médecins participent à des critères que les généralistes comme Jérôme (Christian Clavier) ne gagnent jamais même si leurs «skis ont fait deuxièmes à Crans-Montana». Pendant ce temps, les touristes font des queues interminables au téléski et s'empêtrent avec leur perche.

COQ OU PIGEON?

À la descente, ils apprennent comme Jean-Claude (Michel Blanc) le planté de bâton avant de s'écrouler devant leur vin chaud. Les soirées se passent entre les murs en crépi d'une crêperie (où les crêpes au sucre sont bannies) ou se ratent autour d'une fondue. La faute à «des amis» pas drôles du genre Christiane (Dominique Lavanant), l'esthéticienne, et son amant, Marius (Maurice Chevit). Ces deux-là n'ont pas compris où ils étaient quand ils passent leur semaine à faire du ski de fond au milieu de nulle part. C'est vrai que dans la grande station, on est plutôt héliski. Même si on ne sait pas skier et qu'on va se perdre dans la montagne. Le guide? Popeye. Sauf que la dernière fois qu'il est venu, «c'était l'été, [...] y avait des vaches partout! Ça avait pas du tout la même gueule!»

La succession de sketches, d'une efficacité redoutable, a permis au film de devenir culte. Mais ce n'est pas la seule raison. Tout d'abord, quand le film sort, il donne à voir le développement d'une consommation de masse de la neige tout en pointant les fausses promesses du modèle. Les protagonistes ont envie de se montrer et de profiter de la neige, du ski, du soleil. Mais sur place, la réalité est moins agréable. Le contact avec les locaux et l'environnement est pour le moins rugueux. Vous êtes venus faire le coq, vous n'êtes qu'un pigeon. En 1979, les concepts d'«expérience client» et



LES TOURISTES INCARNENT UNE SOCIÉTÉ DE CONSOMMATION QUI FABRIQUE DE L'INDIVIDUALISME, DU DÉSENCHANTEMENT, DU MACHISME.

de «produit neige» chers aux opérateurs des domaines skiables ne sont pas tout à fait aboutis.

La légèreté présente dans le premier opus s'estompé au profit d'une sévère critique sociale. Les touristes incarnent une société de consommation qui fabrique de l'individualisme, du désenchantement, du machisme. L'amitié de la bande n'est plus qu'un faux-semblant. Chacun pour soi. Comme le dit Bernard, «la vie est une jungle». Avec Nathalie, ils ont l'arrogance des nouveaux riches, prêts à éliminer leur prochain. Leur copain Jean-Claude traîne sa frustration sexuelle pendant que Christiane et Marius se fourvoient dans un univers dont ils n'ont définitivement pas les codes. Du côté des saisonniers, ce n'est guère plus brillant. Jérôme n'arrive pas à sortir de sa

condition de petit médecin généraliste. – d'ailleurs, les habitants le considèrent comme un vétérinaire. Gigi, sa femme, se morfond dans sa crêperie. Quant à Popeye, piètre play-boy et vrai lardin des neiges, il n'a que son baluchon pour survivre entre deux conquêtes éphémères.

L'écriture est sans pitié. Les sports d'hiver et les sommets ne sont qu'un décor pour révéler le bal des ego. Ce bal atteint son paroxysme lors de la sortie hors-piste. La montagne aura temporairement raison de la bêtise quand les skieurs perdus devront, piteux, trouver refuge chez des habitants... à 500 mètres du village. Contraints de manger la fougne et boire jusqu'à la lie une liqueur d'échalote relevée au jus d'ail et au crapaud. À l'image du film : «C'est goûté! Ça a du retour!»